Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 70 (1941)

Heft: 6

Artikel: Le scoutisme, une rude école...

Autor: Dupraz, Laure

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040910

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le scoutisme, une rude école...

A l'occasion de la mort de Lord Robert Baden-Powell survenue le 7 janvier dernier en Afrique, des manifestations ont été organisées un peu partout afin de commémorer le souvenir de ce grand éducateur ; les journaux et les revues pédagogiques ont parlé à l'envi de son œuvre et de l'extension surprenante qu'elle a prise dans l'espace d'une trentaine d'années. Qu'il nous soit permis d'apporter une contribution à cet hommage universel en montrant que le scoutisme est une rude école d'ascétisme, car, si on a souligné la place qu'il donne à la vie au grand air, si l'on a répété l'importance qu'il attache à l'idée du service, on a peut-être moins étudié cet aspect du système. Nous laisserons le plus souvent la parole à B.-P. lui-même : sa pensée ne doit pas être trahie par les siens [1].

Il existe encore certains milieux attardés où, avec un dédain supérieur, on sourit du scoutisme. (Ces milieux, d'ailleurs, se font de plus en plus rares, en raison de tous les services que les éclaireurs ont rendus depuis la mobilisation.) On y juge les scouts encombrants, tapageurs, disons le mot, vulgaires et mal élevés. On se choque de leurs cris spéciaux, on ne comprend pas leurs signes particuliers, leurs feux de camp, leur vie d'aventures. Malheureusement, certains pseudo-éclaireurs, qui ont endossé l'uniforme sans faire l'effort voulu pour revêtir l'esprit scout, ont contribué à la formation de cette opinion et à sa diffusion. Ils affichent des allures négligées, des tenues, des foulards qui ne sont pas nets ; sous prétexte de simplicité, de sincérité scoutes, ils étalent avec complaisance leur vulgarité d'âme ; ils foulent aux pieds les principes de la bonne éducation, car, pour eux, avoir des manières, c'est faire des manières ; sous prétexte de gaîté et d'entrain scouts, ils s'en vont hurlant aux quatre vents, sans souci du repos des voisins, des chansons qui n'ont ni esprit ni poésie. Comme, hélas, un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire, ils ne tardent pas à réunir autour d'eux une petite cour d'admirateurs aussi bruyants que dénués de finesse et de personnalité.

Ces déplaisants personnages, contrefaçons détestables du véritable éclaireur, n'ont pas compris que la vraie simplicité, faite d'humilité et d'oubli de soi, est tout autre chose que le sans-façon débraillé, étouffant, écrasant pour le voisin, est tout autre chose que cette forme spéciale de l'égoïsme dont l'expression béate est la formule d'une vulgarité exaspérante : « Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. » Ils n'ont pas saisi que la simplicité est une vertu transparente, au regard calme et limpide, dirigé avec une tranquille assurance vers la réalité — réalité dont le prochain aussi fait partie — et que

[1] Pour simplifier les références, nous indiquerons les ouvrages de B.-P. utilisés dans le présent exposé de la manière suivante : *Eclaireurs* par : *Er*, *Livre des Louveteaux* par : *LL*, et *Route du Succès* par : *RS*.

cette vertu, comme toutes les autres, s'acquiert au prix d'efforts sans cesse renouvelés. Ils ne sentent pas que la grossièreté dans les manières, dans le langage, n'a rien à voir avec la sincérité au clair visage et que certaines explosions, mises commodément sur le compte d'une louable franchise, ne sont autre chose que l'expression d'un tempérament qui n'a pas appris à se maîtriser et a suivi une fois de plus la pente naturelle de son égoïsme. Ils n'ont pas réalisé que la véritable gaîté est avant tout l'état habituel d'une âme qui, par un travail lent mais continu, a appris à se posséder elle-même dans la patience, à se dominer elle-même et à dominer les événements. Ils ne savent pas que la gaîté résulte d'une vue claire et courageuse des choses et qu'elle n'a rien de commun avec le tapage que l'on fait pour s'étourdir. Bref, ils n'ont rien compris du véritable sens du scoutisme, tel qu'il ressort d'un mot de M. Robert d'Harcourt dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1940, intitulé *Examen de conscience :* « La plus haute intelligence du scoutisme (nous ne dirons pas son adresse, il y a dans le mot adresse une nuance de calcul qui le ternit) a été de prétendre conquérir l'adolescence à travers la difficulté et non à travers la facilité. »

Les considérations qui vont être développées ne sont certes pas dénuées d'une certaine utilité aujourd'hui où, trop souvent, on a tendance, dans tous les domaines de l'éducation, à laisser le dernier mot à une déplorable facilité, aujourd'hui où tous ceux qui ont conscience de l'austérité qu'exige impérieusement l'heure présente et, en raison de cette conviction, s'efforcent de réagir, se sentent parfois isolés et font figure d'êtres sans cœur et sans compréhension.

* * *

Pendant la guerre du Transvaal, B.-P. avait eu recours aux services de jeunes garçons ; il leur avait confié les missions les plus variées avec un très grand succès. « Durant ses congés passés en Angleterre, observateur avisé, il avait mesuré un écart inquiétant entre les jeunes sportifs, flâneurs, gâtés par le confort, et les types de virilité splendide qu'il avait lui-même formés en Afrique [1]. » B.-P. attribuait cet état de choses aux conditions d'une existence trop facile. Il déclare : « La civilisation moderne avec les grandes villes, les tramways, les métros, l'eau courante chaude et froide, bref tout ce qu'on appelle le confort, la civilisation est en train de faire des humains quelque chose de mou et d'efféminé [2]. » Et, à plusieurs reprises, pour secouer les habitudes de paresse et d'inertie dans lesquelles se complaisent trop de jeunes, il oppose à leur manière de vivre l'entraînement rude et progressif auquel sont soumis les adolescents de certaines tribus sauvages. « Nous aurions besoin d'un entraînement de cette sorte pour les garçons de chez nous. Alors la race demeurerait virile,

[1] P. Sevin, *Le scoutisme*, p. 3.

[2] *RS*, p. 32.

au lieu que nous dégénérons en poules mouillées et en fumeurs de cigarettes [1]. » Mais cet entraînement ne requiert pas de mise en scène sensationnelle — B.-P. est l'homme des moyens simples et peu coûteux — : « Un personnage qui fait autorité dans les questions d'éducation me demanda une fois si je ne croyais pas que la dépense pour construire un stade dans chaque ville, dût-elle s'élever à des millions, serait de l'argent bien employé, puisqu'il développerait la santé et la vigueur de la population masculine.

« Je répondis qu'à ma connaissance les deux races les plus robustes et les plus saines étaient les Zoulous et les paysans de l'Himalaya, et que je n'avais remarqué de stade ni dans l'une ni dans l'autre de ces contrées. Ces jeunes gens respiraient à pleins poumons l'air du bon Dieu, et leur travail de chaque jour les obligeait à marcher, à courir, à grimper. Voilà, me semblait-il, des toniques dont tous les autres hommes pourraient aussi se contenter... Quelques-uns font de l'entraînement physique, des haltères et d'autres exercices pour le développement des muscles, si bien qu'ils arrivent à de magnifiques déformations, très jolies sur une photo, mais qui n'ont pas le moindre avantage pratique.

« Et puis, ces exercices-là se font généralement en chambre.

« Toi, prends de l'exercice au dehors, en plein air, offre-toi celui qui est le meilleur, le plus facile et le moins coûteux en même temps, c'est-à-dire la marche. Les excursions à pied le samedi et le dimanche, c'est ce qui vaut le mieux pour la santé morale, comme pour la santé physique [2]. »

Ce sport-là, que B.-P. recommande très particulièrement à l'encontre du sport « industriel », occasion pour les compétiteurs de recevoir de grosses sommes, pour les spectateurs de payer fort cher le privilège de les regarder et pour l'organisateur financier du spectacle de faire un bénéfice splendide, est une magnifique école d'endurance. On ne se soucie plus du temps qu'il fait. « Le mauvais temps ? Y a-t-il rien qui vaille une bonne longue marche quand il fait froid et qu'il vente ? S'il pleut, tant mieux ! On trouve avec d'autant plus de plaisir au bout de la journée le bon feu et le tiède abri de la ferme ou de l'auberge. A vrai dire, l'habitude de la vie au grand air endurcit à ce point que l'on ne prend plus garde aux intempéries et qu'on ne s'en soucie nullement. Qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou que le soleil brille, on acquiert force, vitalité et bonne humeur [3]. » A ce régime, l'éclaireur devient celui pour qui il n'existe que des variétés de beau temps, l'opposé du « Monsieur grassouillet à l'embonpoint et au teint rosé à souhait », tel que le Commissaire Cruiziat le caricaturait aux journées nationales scoutes de Paris en 1935, et dont les principes hygiéniques sont vite énoncés : « Il convient d'éviter tout ce qui est nuisible, le

[1] *RS*, p. 33. — [2] *RS*, p. 130. — [3] *RS*, p. 132.

travail musculaire, l'air, le froid, l'humidité, la chaleur, le vent, le soleil, l'eau, les méchants microbes et les voisins contagieux. »

Ces courses forcent à la vie simple : « On n'emporte rien que l'essentiel ; point d'objets inutiles. Au cours d'une longue marche, on sent le poids non seulement de chaque livre, mais de chaque gramme [1]. » Et on serait peut-être étonné de ce que B.-P. considère comme objets inutiles ! « Il m'est arrivé, commandant une troupe, de supprimer une partie de l'équipement habituel de mes hommes, à savoir le bidon.

« Vous allez dire que c'était un peu cruel, et les hommes furent d'abord de cet avis, mais après quelques jours, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient plus besoin d'eau et que je les avais débarrassés d'un poids qui leur battait la hanche et qu'ils marchaient trois fois mieux que les autres. Sans compter qu'ils n'avaient ni dysenterie ni typhoïde.

« Quand on a un bidon, on le vide toujours dans la première heure de marche. On se rafraîchit ainsi, certes ; mais on est après cela plus altéré que jamais et l'on se dépêche de remplir sa bouteille au premier ruisseau, à la première mare venue, d'où infection et maladie [2]. »

Et combien de fois B.-P. est-il revenu sur le thème de la frugalité, de la simplicité dans les repas ! Faut-il rappeler — exemple extrême — les rations très réduites dont il fallut se contenter lors du siège de Mafeking : « une brioche de gruau d'avoine, grosse comme un petit pain d'un sou — c'était tout notre pain pour la journée —, une livre de viande environ et un litre de « sowens », quelque chose comme de la colle d'amidon tournée à l'aigre [3] », ou encore mentionner telle expédition à travers les forêts et les marais de la côte occidentale de l'Afrique au cours de laquelle B.-P. vécut de bananes et de plantain et où il abattait en moyenne vingt milles par jour « le ventre vide et le cœur léger » ? Il apprendra aux éclaireurs quels sont les aliments les plus nourrissants et les moins coûteux. Il leur enseignera : « Si vous avez beaucoup de bon air, point n'est besoin de beaucoup de nourriture ; si d'autre part vous êtes assis toute la journée, vous deviendrez obèses et somnolents en mangeant trop. De toutes façons il vaut mieux se contenter de peu [4]. » Mais B.-P. a trop de bon sens pour être l'homme des jeûnes inconsidérés et, plein d'humour, il déclare : « Sans doute, des garçons qui poussent ne doivent pas se laisser mourir de faim, mais point n'est besoin d'aller aussi loin que le petit auquel on demandait à une fête d'école : « Tu ne peux plus rien manger ? » et qui répondait : « Je pourrais bien *manger*, mais je n'ai plus la place pour *avaler* » [5]. Et pourquoi cette insistance à rappeler toutes ces choses ? C'est simple ; en effet « de deux sujets d'égale valeur physique, celui qui pour s'entretenir consomme la plus petite quantité d'aliments et de boissons et qui de plus se contente

[1] *RS*, p. 132. — [2] *RS*, p. 97. — [3] *Er*, p. 218.
[4] *Er*, p. 219. — [5] *Er*, p. 219.

de mets simples, est supérieur à l'autre dans toutes les circonstances difficiles : les expéditions, les guerres, les catastrophes, etc. »[1].

L'austérité dans le boire et le manger est donc à observer strictement. Mais il y a plus : pas d'excès dans le sommeil. « L'excès dans le sommeil est un autre genre d'abus auquel on ne réfléchit guère ; mais les Japonais prétendent que toute heure de sommeil au delà de ce qui est essentiel pour reposer ses membres et permettre aux énergies vitales de se reconstituer est nuisible et fait engraisser... La juste part faite au sommeil, si tu as encore besoin de repos, lis un bon livre, et si tu veux reposer ton esprit, joue au football ou va à la pêche[2]. »

« Un éclaireur s'entraîne à se lever très tôt, et une fois qu'il a pris cette habitude, cela ne lui coûte plus du tout, tandis que cela paraît très dur à de gros garçons qui sont toujours restés au lit très longtemps après le lever du jour.

« L'empereur Charlemagne, ce grand éclaireur des temps anciens, avait l'habitude de se lever au milieu de la nuit. Le duc de Wellington qui, de même que Napoléon, dormait de préférence sur un petit lit de camp, avait coutume de dire : « Quand vient le moment de se retourner dans son lit, c'est le moment de se lever[3]. »

Il faut d'ailleurs dormir à la dure : « Un éclaireur passe souvent la nuit dehors, aussi, quand il est dans une maison, il dort les fenêtres grandes ouvertes, sinon il a la tête lourde. S'il s'habitue à coucher dans une chambre chaude, il prendrait froid sous la tente, et rien de plus ridicule qu'un éclaireur enrhumé[4]... » Le lit ne doit pas être trop chaud, ni avoir trop de couvertures, ce sont là choses qu'il faut éviter. Faut-il parler du confort des lits de camp ? « Il y a bien des manières de se faire des lits confortables sous la tente ; toutes sont bonnes, pourvu qu'on ait soin de mettre quelque chose entre le sol et soi, notamment lorsque le sol est humide. Du foin, de la paille, des fougères en couche épaisse forment des lits parfaits. Si vous n'avez rien de cela et que vous deviez coucher sur le sol, n'oubliez pas de creuser dans la terre un trou de la dimension d'une petite tasse, pour pouvoir y mettre l'articulation de la hanche quand vous dormirez sur le côté. Cela fait, pour le confort, une différence du tout au tout. Au Canada, on fait un lit excellent, qui vaut presque un matelas à ressorts, en coupant à un sapin beaucoup de bouts de branches que l'on plante dans le sol aussi serrés que possible comme les soies d'une brosse — si serrés que, quand vous vous étendez dessus, cela vous fait une couche tout à fait élastique[5]. » Le seul moyen de juger de ce matelas serait d'essayer... et l'on verrait alors si l'essayer serait l'adopter ! LAURE DUPRAZ.

(A suivre)

[1] Commissaire Cruiziat aux journées nationales à Paris 1935.

[2] *RS*, p. 92. — [3] *Er*, p. 212. — [4] *Er*, p. 218. — [5] *Er*, p. 112.